

Identités de femmes et espaces géographiques dans la littérature canadienne d'expression française

Marie-Noëlle Rinne
Lakehead University (Canada)

Au dix-neuvième siècle, Louis Riel tenta de faire reconnaître les droits de son peuple issu de la colonisation du Canada. En effet, les Métis, nés de pères français et de mères amérindiennes, n'avaient, du fait de leur ascendance mixte, aucun droit civil. Le 7 novembre 1885, le gouvernement canadien anglais mit fin aux protes-



tations de Riel en le menant à la potence. Le 5 décembre, le journal *Grip*, un journal anglais de Toronto se moquait des réactions outrées des peuples visés par la pendaison de Riel, à savoir les Canadiens français, les Amérindiens et les Métis, en publiant un dessin humoristique intitulé "French Nonsense or, 'Reductio Ad Absurdum'". Ce croquis représente deux femmes, l'une québécoise, l'autre amérindienne, tenant des pancartes au message simpliste, l'un affirmant: "Le gouvernement n'avait pas le droit de pendre Riel parce qu'il était de race française" et l'autre reprenant: "le gouvernement n'avait pas le droit de pendre Esprit Errant parce qu'il était de race indienne". Dans l'esprit du conquérant anglais, ces peuples étaient simplement de race inférieure comme le souligne Lord Durham en 1838: "les Anglais ont pour eux une incontestable supériorité d'intelligence" (Audet, 164). Or, dépendre des femmes formulant leurs protestations ne pouvait que souligner cette impression d'absurdité et d'infériorité.

En effet, au sein de l'immense paysage canadien, la situation subalterne de la femme au temps de la colonisation ne peut être niée. Comme aux Etats-Unis et en Australie, la conquête de ces vastes continents s'est d'abord effectuée par l'arrivée en masse d'hommes, créant une hégémonie masculine qui s'est rapidement traduite par un effacement de toute tradition matriarcale ou sentiment égalitaire qui pouvait exister parmi les femmes amérindiennes ou les premières immigrantes. Ces dernières avaient au Canada la mission et le devoir de peupler les nouvelles terres du Roi. Noël Audet imagine ainsi la rencontre de son ancêtre Nicolas, venu du Poitou, et de la première femme qui fut à l'origine de sa famille sur l'île d'Orléans, au Québec:

... à l'été de 1670, Nicolas fut invité à aller admirer le dernier arrivage de France, une troupe d'environ trente jeunes filles qui débarquaient à Québec pour répondre aux besoins de la colonie. [...] Elle s'appelait Madeleine Després; était née à Paris, en la paroisse de Saint-Sauveur [...]; avait été envoyée au Canada parce qu'elle était orpheline; de plus elle débarquait avec la somme de cinquante livres, que sa Majesté lui avait donnée, en considération de son futur mariage. [...] [Nicolas] entreprit sur le champ de lui faire la cour. Elle avait quatorze ans. (55)

Cet âge peut nous surprendre, mais l'auteur commente:

C'était pratique courante à l'époque. Le calcul économique de la métropole ne présentait aucune faille: plus la femme était jeune, plus elle aurait de résistance; sa période de fertilité serait plus longue et permettrait de peupler rapidement la colonie; enfin elle représenterait un attrait irrésistible pour inciter les colons à prendre racine dans tous les sens du terme. (ibid.)

Effectivement, Madeleine, mariée donc à quatorze ans, donne rapidement douze enfants à son fier mari. Jusqu'au milieu du vingtième siècle, les Québécoises continueront comme elle à produire d'énormes familles qui formeront à leur tour le cadre et l'espace définissant leur identité. Car si quelques uns des hommes se font coureurs des bois ou des mers, si d'autres vont tenter leur chance aux Etats ou à l'Ouest, les femmes restent sur place. Il faut attendre les personnages du vingtième siècle pour trouver chez Maillet et Roy des femmes assez aventureuses pour oser quitter le nid familial.

Est-Ouest.

Antonine Maillet crée ainsi Mariagélas, qui, sans jamais trop s'éloigner de son village acadien, fait, par voie maritime, la contrebande de boissons alcooliques. Un des rares personnages féminins de la littérature canadienne qui ne soit pas mère de famille, elle connaît les frissons de l'aventure et les défis du monde des affaires. Mais son nom-même trahit son appartenance à la tradition

masculine: Mariagélas, toute indépendante soit-elle, est d'abord et avant tout la fille de Gélas, son père.

L'aventurière de Gabrielle Roy est loin d'avoir l'audace de celle de Maillet. Elle est au contraire mère de famille nombreuse dans le lointain Manitoba. Sa fille en parle ainsi:

[...] maman, dans le passé, avait déjà parlé d'être libre, et il n'en était résulté que plus d'enfants encore, beaucoup plus de couture, beaucoup plus d'ouvrage. Si captive, pourquoi donc maman ne cessait-elle pas de souhaiter la liberté! (88)

La grande aventure de ces "déserteuses", comme le père de famille les appellera à leur retour, consiste à prendre le train et à traverser le Manitoba, l'Ontario - "Tout un jour, nous avons longé le lac Supérieur" (100), commente l'enfant- et le Québec où mère et fille rendent visite à leur nombreuse parenté. Mais c'est un voyage vers l'Est, un voyage vers un passé dans lequel la mère cherche à confirmer son identité, son appartenance à une famille qu'elle n'a plus l'occasion de voir. "Sans le passé, que sommes-nous, Edouard?" demande-t-elle à son mari, dans l'espoir de se faire pardonner l'escapade, "Des plantes coupées, moitié vivantes!... Voilà ce que j'ai compris!" (121).

Il en est de même de la grande épopée de Pélagie-la-Charrette, autre héroïne de Maillet. La persévérance et le courage extraordinaires de cette femme trouvent leur source dans l'espoir de retrouver le pays des racines, les terres paternelles, l'Acadie. Ce long périple prend la direction nord-est et se termine à l'extrémité orientale du Canada. Il est en fait très difficile de trouver dans la littérature canadienne d'expression française des héroïnes dont le parcours s'oriente vers l'Ouest, vers le futur et l'indépendance. Dans la symbolique nord-américaine, l'Ouest représente "[la] terre promise sur laquelle bâtir l'avenir, [le] mythe exaltant, [la] nouvelle alliance avec un pays neuf à découvrir" (Genuist, 109). Dans sa nouvelle *Ma tante Thérésina Veilleux*, Gabrielle Roy retrace les pas d'une Manitobaine dont le rêve est de s'abriter du froid dont elle souffre énormément et qui commence donc à garder dans son livre de prières une brochure sur la Californie. Et il est vrai qu'elle réussit enfin à atteindre cet Eldorado. Mais, déjà vieille et sans plus d'espoir, l'adaptation lui est impossible. Il semble que les années d'attente, ses rêves d'une terre nouvelle aient dissous jusqu'à son corps. Sa fille Rachel écrit:

On avait cru, nous avions tous cru que maman était une assez grosse personne, plutôt ronde et en boule, hein! Eh bien! quand on lui a enlevé les flanelles qu'elle avait un peu partout, les tricots, [...], on s'est aperçu alors que de maman il ne restait presque plus rien! (177)

Nous assistons à une mue qui conduit à l'amenuisement de la pauvre femme, comme si le soleil californien était en fait la peau de chagrin qui, très vite après

son arrivée dans l'Ouest, la conduit à la mort. Or, quand la famille s'étonne de ce départ soudain, la narratrice explique:

Les uns dirent que ma tante avait dû demander à Dieu pourquoi elle devait mourir à présent qu'elle était arrivée; d'autres pensèrent que, regardant les cimes neigeuses, c'était le Manitoba qu'elle avait revu, aimé et regretté peut-être comme jamais; et, ainsi, elle s'était demandé pourquoi elle était ici, et non pas là-bas, dans son pays, pour mourir. (179)

Il semble que la faute suprême d'une Canadienne, pour le moins dans sa représentation littéraire, soit de souhaiter de vivre au-delà des frontières décidées par son enfance et par la tradition familiale.

L'espace familial.

Que tradition égale vertu est un fait établi par le genre littéraire du "roman de la fidélité". "[Celui-ci]", écrivent Réjean Robidoux et André Renaud, "participe d'une manière directe à l'évolution de la société canadienne-française, témoin fidèle qui commande, chez le lecteur, une prise de conscience du passé, conçu comme le maître strict et le modèle immuable de l'avenir" (24).

C'est à ce modèle de tradition immuable qu'adhère Germaine Guèvremont dans *Le Survenant*. Nous retrouvons là une famille du terroir dont "l'esprit de clan est aussi puissant que l'honneur paroissial" (53). Par sa simple présence qui définit le cadre temporel de l'oeuvre, le Survenant, un "homme engagé" ou valet de ferme, personnage éponyme du roman, vient bouleverser la routine familiale. En effet, "l'instinct du départ, la route, l'espace, ont modelé la figure intrépide du Survenant et le mystère de son nomadisme qui fascine les sédentaires, jamais sortis de vase clos qu'est le Chenal-du-Moine" (54). Pour les femmes de la famille, cette fascination équivaut à la peur de l'inconnu, à la méfiance vis-à-vis de l'au-delà de la ferme paternelle. Leur rôle est de continuer à produire des enfants qui porteront le nom du père et qui, comme lui, continueront à défricher les terres. Dans l'introduction quelque peu moralisatrice de l'édition scolaire du roman, Anthony Mollica et Gilles Deslauriers écrivent:

En général, dans le roman-canadien français, les femmes se trouvent dans une situation pathétique. A cause de la cruauté du monde dans lequel elles vivent, elles sont réduites au sacrifice. Emprisonnées par leur petit monde, elles sont condamnées à la passivité. Mais à force de courage et de dévotion religieuse, ces femmes maintiennent une attitude saine et exempte de pessimisme. (xv)

Germaine Guèvremont peint ainsi Marie-Amanda, modèle de la femme vertueuse: "Un jeune enfant à chaque main, et lourde du troisième qu'elle espérait

au printemps, elle s'avança, grande et forte, le regard franc, reposante de santé et de sérénité, vers la maison paternelle" (62). Le tableau, qui se veut édifiant, trace les trois côtés du triangle dans lequel la jeune femme doit rester enfermée: de chaque côté un enfant et la maison du père pour fermer le tout.

Il est difficile d'imaginer que pour les Amérindiennes des tribus nomades, l'univers ait aussi pu se limiter à un tel triangle. Après tout, N'Tsuk, l'héroïne d'Yves Thériault, est

issue de la Grande Race, celle des Cris, dont la langue a fait retentir les échos dans toutes les forêts du Nord bien des milliers d'années avant que les Blancs n'abordent ces terres hospitalières dont ils ont conquis le sol et le fruit. (9)

Lorsque, à l'âge de treize ans, elle se marie, elle s'installe de l'autre côté de la rivière, un geste toujours très symbolique dans l'espace canadien. Mais c'est là que se borne son indépendance.

Devenue femme, constate-t-elle, J'appris à ne plus savoir me passer d'homme. Je l'avais toujours confusément senti, à l'âge de fillette; je ne me serais pas enfouie si loin que le pays me soit étranger et que je ne voie plus la silhouette de mon père ou de mes frères. (15)

Bien que ce roman, dont N'Tsuk est le personnage éponyme, construit sous forme de dialogue entre une Montagnaise et une femme blanche imaginaire, semble avoir pour objectif d'opposer deux styles de vie, il semble en bien des points s'apparenter au roman de la fidélité. L'horizon de N'Tsuk, comme celui de Marie-Amanda, se limite à l'espace défini par les hommes de sa tribu et cette femme est fière avant tout d'avoir mis au monde dix enfants. Les changements que la Montagnaise pressent dans la société autour d'elle lui semblent de mauvais augure et ses derniers mots, qui terminent aussi le roman, sont simplement: "Il est déjà trop tard" (107).

La tradition à laquelle adhèrent les femmes du roman de la fidélité se traduit par une stase mentale et psychique qui fut probablement nécessaire à la survie de leur "race", pour reprendre le terme utilisé par la colonisation. Ce n'est que dans les années soixante, lorsque la famille rurale commence à s'installer en ville, que le roman canadien présente ces mères de familles nombreuses sous un autre jour, un jour plus sombre certes, mais probablement plus réaliste.

Marie-Claire Blais est une des premières à remettre en question les liens qui forcent les femmes à une vie d'esclavage dans un pays où des milliers d'hectares d'espace vierge les invitent à la liberté. Dans son roman *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, la mère de dix-sept enfants reste muette et pratiquement invisible, assujettie à la brutalité de son mari et à l'autorité de la grand-mère. Nous ne pouvons ignorer ce rôle de "grand-mère toute puissante", si particulier d'ailleurs à la littérature canadienne d'expression française. Il correspond à cette tendance,

observée dans bien des cultures, qui veut que les traditions se transmettent par l'intermédiaire des femmes responsables de l'éducation de leurs filles, même si ces traditions signifient pour celles-ci violence et soumission. Chez Gabrielle Roy, le rôle de la grand-mère est si important que certains critiques, comme Nnadi, parlent de "grandmatologie", de "théologie féministe", d'une "Déesse la Mère" (658) en référence à ce personnage dans son oeuvre. Mais il est difficile de reconnaître une démarche féministe ou libératrice chez des personnages qui acceptent des rôles basés entièrement sur leur sexe. Ainsi, N'Tsuk, l'héroïne de Thériault, est grand-mère et arrière-grand-mère et fière de transmettre intactes les traditions de son peuple qu'elle décrit ainsi:

Voilà ce que nous devons transmettre à nos fils et à nos filles. Aux fils, l'honneur tribal, qui comprend tout. Aux filles, outre ce devoir, les tâches, l'art d'être femme: l'apprêtage des peaux, la cuisson des aliments, la fabrication des vêtements, le cheminement en forêt, l'entretien d'un ouigouame. Ce sont de grandes vertus que celles-là. (76)

Sous la plume de Marie-Claire Blais, il devient évident que ce devoir n'est plus renforcé par une grand-mère bienveillante mais par une vieille femme dure qui applique sans plus y penser les lois non écrites d'une société patriarcale, société gouvernée par le double joug d'un gouvernement nataliste et d'une église sourde aux souffrances de ses femmes. Si la critique littéraire d' *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* s'est surtout intéressée au personnage de la grand-mère, aux merveilleux esprits des garçons Jean-le-Maigre et le Septième, esprits qui nous rappellent tant la passion fiévreuse d'un Verlaine et d'un Rimbaud, peu a été dit du personnage de la mère. Après tout, pour Emmanuel, cette mère "est silencieuse, elle sera toujours silencieuse" (9) et c'est à peine si le nouveau-né l'entend murmurer quand son père, "l'étranger, l'ennemi géant [la] violait chaque nuit" (93). Le génie de Marie-Claire Blais réside peut-être dans la création de ce personnage muet, de cette souffrance passive qui semble imprégner chacune des pièces froides et sordides de la ferme canadienne. Nous sommes loin du charme bucolique qui émane si souvent du roman de la fidélité. En peignant d'un trait noir les liens qui emprisonnent la mère d'Emmanuel dans son mutisme, dans son rôle obligatoire, Blais oblige le Québec à une prise de conscience qui, d'ailleurs, a commencé à se manifester lors de l'exode rural de l'après-guerre, lorsque les nouvelles générations cherchent à fuir ce "deep south nordique où hiver et misère règnent en maîtres." (Laurent, 61).

L'espace urbain.

Les nécessités économiques, le manque d'espace et aussi, sans doute, une remise en question des traditions, obligent des familles entières à quitter l'exploitation rurale de leurs ancêtres. Dès lors, les nouveaux espaces urbains vont

aussi modifier la hiérarchie interne de ces clans. Alors que les enfants aînés sont plus aptes à s'orienter dans la ville, à devenir les gagne-pain de la famille, de nouvelles relations s'imposent entre parents et enfants, hommes et femmes. Dans *Bonheur d'occasion*, un des rares romans de Roy dont l'action prend place dans les rues de Montréal, la grande famille se trouve soudain déplacée, mal à l'aise dans ces quartiers aux appartements exigus. Rose-Anna, la mère, qui avait rêvé d'une grande maison claire et ensoleillée pour accueillir tous ses enfants, s'arrête vite "à une réflexion amère; plus la famille avait été nombreuse, plus leur logement était devenu étroit et sombre" (84). Et pour la première fois, on devine une certaine honte chez elle lorsqu'elle doit avouer à Florentine, sa fille aînée qu'elle attend un autre enfant, son onzième. Rose-Anna paraît de plus en plus timide devant Florentine qui, elle, est "si débrouillarde, si assurée" (147). Effectivement, dans ces nouveaux paramètres urbains, où le règne de l'église est remplacé par celui du dollar, le lecteur a l'impression d'assister à la naissance de la nouvelle Québécoise, celle qui est aujourd'hui responsable du taux de natalité le plus bas au Canada.

Noël Audet retrace dans son livre *L'ombre de l'épervier* le parcours vers la ville, vers la modernisation d'une grande famille gaspésienne. D'abord agrippée sur les falaises de l'extrémité orientale du pays, la maison de Pauline ressemble à un nid de mouettes et toute la symbolique du livre repose d'ailleurs, comme souvent chez Maillet, sur le milieu marin. Pauline elle-même, femme forte et féconde, appelle chaque soir les pêcheurs qui sont encore en mer, comme une sirène enchanteresse. Comme Florentine, Pauline est assurée et pleine d'initiative. Mais comme les personnages de Maillet, elle ne peut ni ne veut quitter les bords de l'Atlantique et transmet cet attachement à ses enfants. La seule fille de Pauline qui décide de s'installer à l'Ouest, à Montréal, décide aussi, très symboliquement, qu'elle n'aura pas d'enfant. Une autre de ses filles se prostituera, représentation allégorique d'un village où les pêcheurs se font marchands de souvenirs pour touristes américains. Noël Audet a créé dans cette étude de la vie d'une Gaspésienne, un dénouement particulièrement brutal conduisant à la destruction d'un village entier. Explorant le thème de la prostitution, l'auteur fait de ses personnages des victimes de l'urbanisation et de l'anglicisation du Canada, suggérant une impossibilité à maintenir la tradition gaspésienne dans un contexte moderne.

L'espace culturel.

Si pour Rose-Anna, Florentine et la fille de Pauline, l'urbanisation semble mener vers une nouvelle forme de liberté, ou tout au moins vers une moindre forme d'aliénation, l'enjeu diffère pour Elsa, autre héroïne de Roy, jeune femme Inuit. Elsa vit aux confins de l'Arctique à Fort Chimo, aujourd'hui appelé

Kuujuuaq, sur les rives de la Koksoak. Roy a fait de la Koksoak la référence du titre de son livre *La Rivière sans repos*, car celle-ci symbolise pour Elsa la frontière entre deux cultures, celle de ses parents esquimaux et celle de son fils, fruit du viol par un soldat américain. Elsa n'est pas la première victime de la colonisation canadienne et de l'infiltration américaine. Ses parents et grands-parents avaient eux-mêmes été forcés à adopter une vie sédentaire "dans ce lointain du monde si longtemps glacé" (224). Au plus profond de la deuxième guerre mondiale, le Nord est devenu un lieu stratégique de défense. "Les routes d'invasion passent maintenant par le pôle Nord" (220), explique l'oncle d'Elsa. Le passage des GI's se traduit par une génération de sang-mêlé, d'enfants qui comme Jimmy, le fils d'Elsa, devront choisir l'un des deux côtés de la Koksoak. Et pour Elsa, après avoir maintes fois traversé la rivière, choisir de devenir une vieille esquimaude "à moitié édentée, le dos pareil à l'arc tendu, la paupière droite plissée, inséparable de la fumée de cigarette" (314), signifie aussi qu'elle ne reverra jamais son fils qui lui préfère le monde moderne des États-Unis. Lors de la publication en 1970 de ce roman, Jean Ethier-Blais écrit: "Le leitmotiv de *La Rivière sans repos* est une absence: celle du rire. Les Esquimaux sont un peuple rieur qui ne rit plus" (323)¹. Comme pour N'Tsuk, on a simplement l'impression que pour Elsa "il est déjà trop tard", que l'adaptation ne peut exister sans la mort d'une culture entière.

Elsa représente peut-être en ce sens un peuple entier, comme Évangéline-Deusse symbolise le peuple acadien. L'Acadie est une région difficile à définir en termes de frontières géographiques. Il s'agit plutôt d'un espace historique né d'une symbiose avec l'Atlantique. Chez Antonine Maillet, le vocabulaire marin est permanent, essentiel. Son héroïne se définit, s'oriente par rapport à l'Océan. Elle explique ainsi le parcours de son exil quand, vieille femme, elle doit quitter son village natal pour aller s'installer chez son fils à Montréal:

De la côte. Quasiment deux jours de chemin, et du bon chemin. Tu suis en premier les dunes pis la mer; tu passes le petit barachois, le pont couvert, pis le grand barachois; pis tu prends par le nord où c'est que le chemin de terre s'accroche au chemin pavé, pis au chemin du roi. Pour un bout, tu suis encore la mer. Pis tout d'un coup tu vires carré, pis tu r'crochis par le noroît. Tu largues les côtes, et te v'là parti pour Mâttréal. [...] T'as la senteur de sel qui te chatouille les battants du nez; pis t'as le cri des goèlands dans les oreilles; pis t'as des larmes pus grosses que d'accoutume dans les yeux, par rapport aux marées hautes... (21)

Bien entendu, cet exil est parallèle à celui qui fut imposée aux Acadiens en 1755 par un gouvernement britannique soucieux d'installer ses sujets sur les terres fertiles de ce que l'on appelle aujourd'hui la Nouvelle Écosse et le Nouveau

1. ETHIER-BLAIS, J. *Le Devoir* 28 nov. 1970. Cité dans *La Rivière sans repos*.

Brunswick. Cet événement historique, appelé le Grand Dérangement, fut particulièrement brutal et enleva aux Acadiens toutes leurs possessions. Des familles entières furent séparées et dispersées dans le sud des Etat-Unis.

Dans la pièce d'Antonine Maillet, Évangéline-Deusse se lie d'amitié avec trois hommes: un Breton de France, un Juif qui vient "de partout" (54) et un habitant du Lac Saint-Jean. Chacun symbolise un élément de l'histoire acadienne, formant les quatre côtés de l'espace qui les définit mais aussi les isole à l'intérieur du grand Montréal. Le Breton est celui dont elle tombe amoureuse, car, comme l'explique le Rabbín: "L'Atlantique est la seule chose qui sépare votre pays du sien, Madame Évangéline. Il vivait aussi sur les bords de l'océan" (58). Leurs référés sont similaires, leurs référents aussi, et comme en conclut Évangéline: "une parsoune qui comprend les mots de ta langue, est peut-être ben pas loin de te comprendre toi itou" (100). Le Juif représente quant à lui la diaspora à laquelle s'identifient les Acadiens dispersés sur tout le continent et dont le pays n'a ni statut ni frontières officielles. L'habitant du Lac Saint-Jean est un réfugié de la campagne, victime de l'exode rural, forcé à trouver un emploi dans un milieu urbain qu'il comprend mal. Quant à Évangéline-Deusse, c'est l'âme de son peuple qu'elle représente. Son nom rappelle bien sûr celui de l'héroïne de Longfellow, la jeune fille qui, à la veille de son mariage vit non seulement son futur époux Gabriel fait prisonnier par les Anglais mais encore l'église de son village incendiée. Antonine Maillet suit le schéma narratif du poème dans sa pièce en deux actes et cinq tableaux. Pourtant le personnage de Maillet refuse la comparaison avec une héroïne qu'elle estime trop faible et trop mièvre. Elle se trouve au contraire forte et solide, ayant enfanté onze fils. "Onze garçons, Messieurs", dit-elle à ses amis ébahis, "... pis pas une fille" (45).

La descendance.

Cette disproportion masculine parmi les enfants des personnages de la littérature canadienne française reflète peut-être celle qui caractérisait les débuts de la colonisation. Elle parallèle aussi le phénomène de la mise au monde d'un enfant de sexe masculin, soit comme point de départ de l'intrigue, comme dans *La Rivière sans repos*, soit comme partie intégrante du dénouement, comme dans *Bonheur d'occasion*, dans *L'Ombre de l'épervier* ou dans *Agaguk*. Par quel phénomène d'interdiction subconsciente, par quel arrêté culturel, les auteurs refusent-ils de prolonger l'identité de leurs personnages femmes par la naissance d'une fille? Le roman d'Yves Thériault *Agaguk* semble vouloir aborder la question en prenant parfois la forme d'un roman de transition. En effet, le jeune couple mis en scène, Iriook et Agaguk, a quitté le village ancestral et vit dans la toundra, comme sur une terre intermédiaire entre les villages esquimaux du Nord, plus traditionnels et le monde des Blancs au-delà de la ligne forestière au Sud. Les

relations entre mari et femme sont remises en question et Iriook rejette parfois le rôle soumis attendu des femmes de son peuple. C'est précisément parce qu'elle a quitté le cercle du village paternel qu'elle peut découvrir une nouvelle dimension en elle, qu'elle commence à formuler et exprimer son opinion. Jean-Paul Simard² écrit à ce propos:

... l'évolution sexuelle du couple se fait à partir du moment où la voix de la femme est acceptée. Cela est obtenu au prix d'une lutte menée sans merci contre "l'atavisme millénaire" qui consacrait la supériorité de l'homme sur la femme.

Mais cette lutte n'est rien quand on la compare à celle qu'elle doit mener pour défendre son droit de mettre au monde une fille et de la garder en vie. Son mari ne tue pas l'enfant, mais il lui faut pour cela tout remettre en jeu, évaluer des attentes et des gestes vieux de plusieurs générations. Si Thériault avait alors terminé son roman par la naissance de la fille d'Agaguk, nous aurions sans doute pu parler d'une nouvelle direction dans le roman canadien. Mais l'auteur choisit de "récompenser" la générosité d'Agaguk, en faisant naître, immédiatement après la fillette épargnée, un enfant de sexe masculin.

Faut-il en conclure que l'espace canadien, dont l'histoire se lit aisément comme une conquête d'homme, continue à se définir en termes masculins, tout au moins dans sa littérature?

Les plus fortes des femmes imaginées par les auteurs canadiens, Pauline d'Audet, Évangéline et Mariagélas de Maillet, Florentine de Roy, Iriook et N'Tsuk de Thériault, continuent à définir leur espace et leur identité en relation à l'espace et à l'identité qui leur sont octroyés par leur père, leur mari, leurs fils. Un parcours linéaire d'Est en Ouest, de l'enfance à l'aventure, leur reste interdit. Seul le schéma concentrique qui se définit en cercles autour de l'espace originaire et paternel, semble refléter leur évolution, ou peut-être plus exactement, leur aliénation.

Noël Audet imagine ainsi l'arrivée de Jacques Cartier dans les eaux du Saint-Laurent en 1534:

Le navire fendait l'eau vers l'ouest et le capitaine se tenait droit à la proue, les lèvres serrées, l'oeil rivé sur l'amont de cette "rivière". Il avançait furtivement vers le coeur d'une payse qui l'attendait depuis toujours, habillée de ses forêts, parcourue du frisson de ses cours d'eau, et qui se coucherait bientôt à ses pieds et lui dirait: "Prends-moi, puisque je t'appartiens!" (35)

Sans aucun doute, les terres canadiennes se sont bel et bien soumises à la colonisation des hommes, en littérature comme en réalité. Il n'est pas certain que les personnages féminins de la littérature canadienne d'expression française se soient encore approprié cet espace.

2. SIMARD, J-P. (1979): *Rituel et langage chez Yves Thériault*. Montréal: Éditions Fides. Cité dans *Agaguk*, Critique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUDET, N. (1997): *L'Ombre de l'Épervier*. Montréal: Québec/Amérique. 4^{ème} éd.
- AUDET, N. (1998): *La Terre promise, Remember!* Montréal: Québec/Amérique.
- BLAIS, M.-C. (1965): *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Québec: Éditions internationales Alain Skanté.
- GENUIST, M. (1987): "L'Ouest réel et mythique dans un jardin au bout du monde". Dans *Actes du Colloque des 13 et 14 mai 1987: Un pays, une voix, Gabrielle Roy*. Bordeaux: Université de Bordeaux III.
- GUEVREMONT, G. (1969): *Le Survenant*. Éd. Mollica, A. et Deslauriers, G. Toronto: Copp Clark Publishing.
- LAURENT, F. (1986): *L'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais*. Montréal: Éditions Fides.
- MAILLET, A. (1975): *Évangéline Deusse*. Ottawa: Éditions Léméac.
- NNADI, J. (1995): "De grand-mère en petite-fille ou la relativité du féminisme chez Gabrielle Roy et Mariama Bâ". Dans *Colloque international "Gabrielle Roy"*. Winnipeg: Presses universitaires de Saint-Boniface.
- ROBIDOUX, R. & RENAUD, A. (1966): *Le roman canadien-français du vingtième siècle*. Ottawa: Éditions de l'université d'Ottawa.
- ROY, G. (1966): *Rue Deschambault*. Montréal: Librairie Beauchemin.
- ROY, G. (1970): *Bonheur d'occasion*. Montréal: Librairie Beauchemin.
- ROY, G. (1979): *La rivière sans repos*. Québec: Éditions internationales Alain Skanté.
- THÉRIAULT, Y. (1971): *N'Tsuk*. Ottawa: Les Éditions de l'Actuelle.
- THÉRIAULT, Y. (1981): *Agaguk*. Québec: Éditions internationales Alain Skanté.